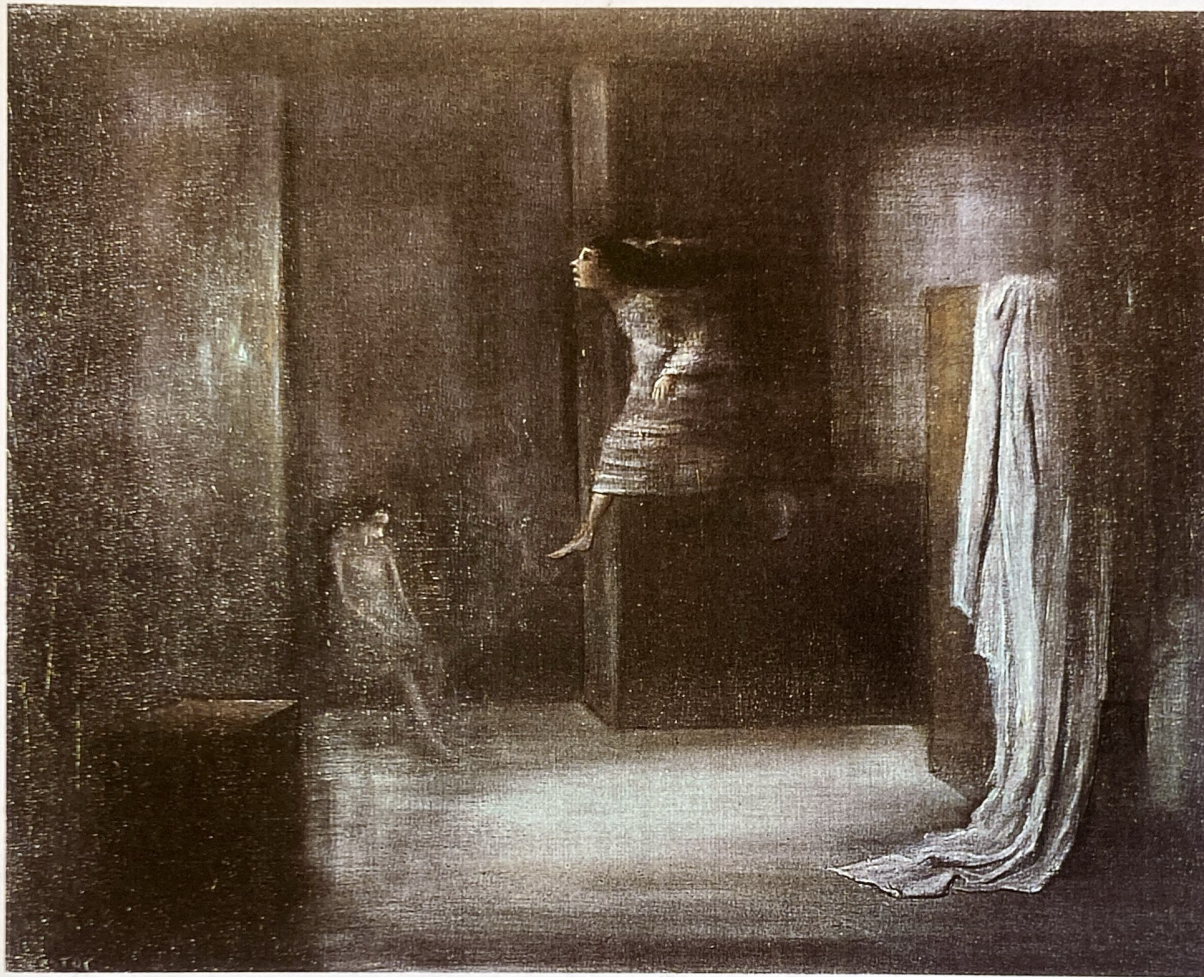


Portrait de Glabelle

Sur l'architecture intérieure d'un appartement parisien



gardé, l'air de la chambre, l'air de la chambre, l'air de la chambre.

Murmure de la nuit, murmure de la nuit, murmure de la nuit.

Nous ramenent de notre vieillesse à la prime jeunesse.

Du temps où nos jambes savaient nous porter et lent

balancier de la vieillesse, de la vieillesse, de la vieillesse.

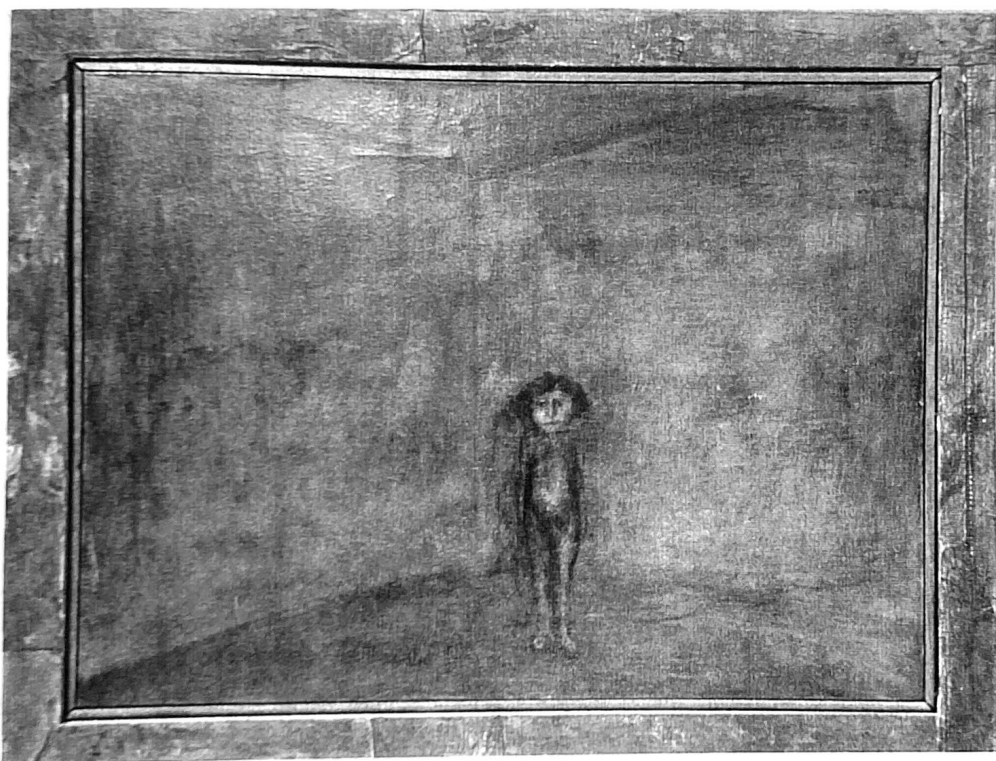
S'égarer sur la route, sur la route, sur la route.

dans laquelle, dans laquelle, dans laquelle.

À l'été ce détail de mon corps, ce détail de mon corps, ce détail de mon corps.

connais, connais, connais.

GLABELLE



Portrait de Glabelle

(ou l'architecture catastrophique d'un corps extravagant)

Si Glabelle était, elle serait femme.

Pas une reine, mais une tour. Une tour oubliée du mur d'enceinte dans laquelle j'aurais été murée. La vie intramuros en serait réduite à l'essentiel. C'est à dire au minimum des vestiges de civilisation. La vie interne du corps comme miroir de société. De la cité, mes côtes seraient gardiennes, mes artères seraient les rues, mon coeur le chateau d'eau, mes enzymes les piétons, mes muscles les usines, ma colonne l'antenne parabolique et mon cerveau, le conseil de direction.

Le miroir de verre serait banni. Dans l'exil des prisons, la raison ne souffrirait pas de voir sa propre image. Elle mourait de se voir décharnée, elle comprendrait qu'elle ne peut plus puiser dans ce corps vide, la force de se battre pour continuer. L'idéal qui fait vivre ne peut faire face à la réalité de la chair dessechée, lorsque les os recouvrent la peau.

Les plus beaux secrets demeurent enfermés.

Et le sang qui coule au fond des veines est jalousement gardé.

Murmure du flux qui berce nos rêves.

Nous ramènent de notre vieillesse à la prime jeunesse.

Du temps où nos jambes savaient nous porter - lent balancier de la cheville qui egrène le temps.

S'égarer sur un détail de peau, cartographie magnifique dans laquelle je peux me noyer.

A fixer ce détail de mon corps, tu lirais une histoire que tu connais.

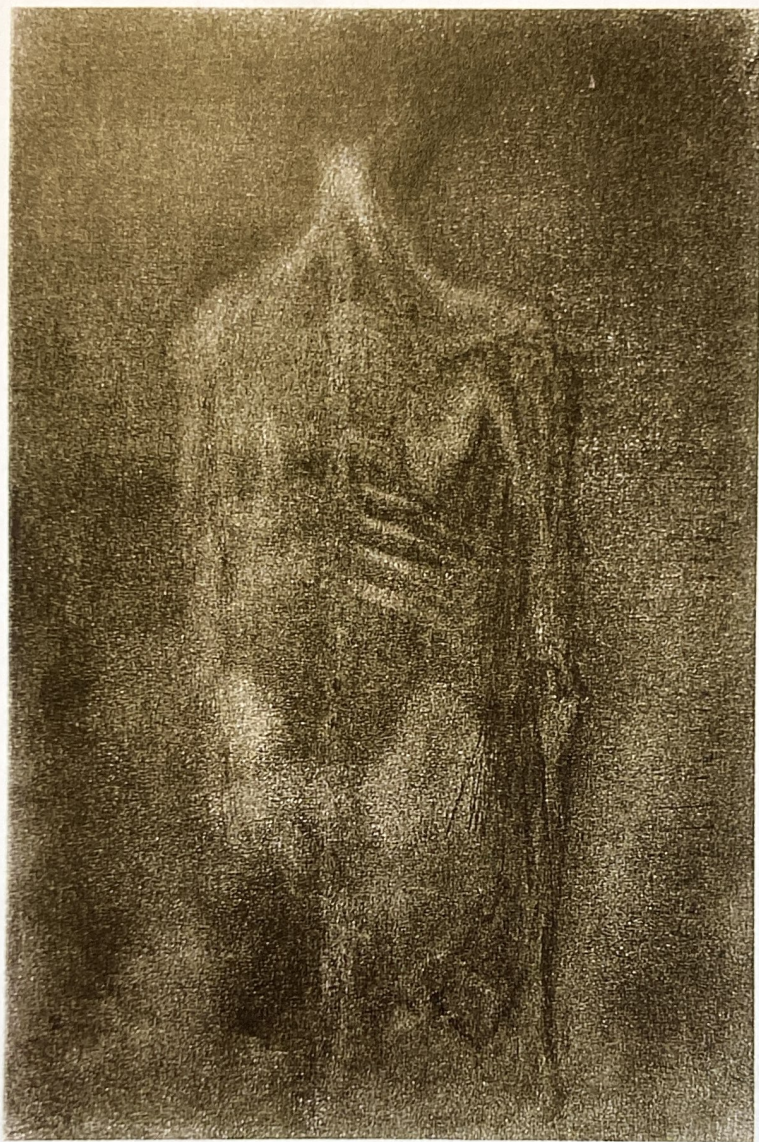
Echouée de ma mémoire, elle ne garde des ans que des bribes disparates.

Comme si l'histoire se télescopait dans un miroir sans tain, laissant, des patines d'années sans lien, surgir un visage égaré du temps. De ma peau à mes os, s'étend parfois une distance désertique où les hommes se déchirent sans plus se souvenir de la naissance de leur haine.

Peut-être veille-t-elle à l'orée de ce champ de bataille. De la terre, montent les brumes pudiques où naissent le souvenir des vapeurs d'une tasse de thé; la main fragile (dans la dentelle) et le regard figé d'un instantané.

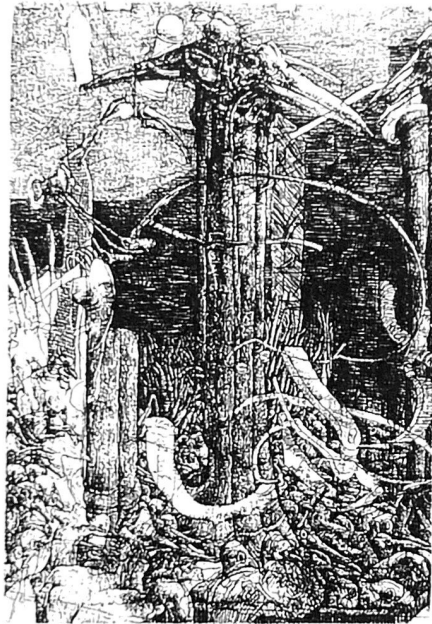
Là haut, perchée dans nos mémoires scellées d'un bonheur éternel, une bulle monte. Il y a un court-circuit à la pointe du coeur, puis le vide se gonfle. Alors l'écorché dit, qui est-ce?





..... les mots crèvent au ras de ma peau.
Le regard est fixe. Le buste est un assemblage d'éléments mobiles et d'éléments immobiles. Les gestes se poursuivent à l'intérieur de la poitrine, comme les cercles sur l'eau. Et le cou se prolonge loin dans le corps. C'est depuis l'estomac qu'a poussé l'arbre qui empale ma gorge. Il monte jusque dans mes narines. Un court-circuit coupe le courant des nerfs dans ma nuque. Ma tête se penche vers un lac d'argent lisse, qui tout à coup s'éparpille dans l'estomac comme un bac de mercure. On me trépane pendant que mes jambes s'allongent, s'allongent, perçant des nuages. D'un côté, il fait mal; de l'autre, il fait nuit. Entre les deux, une hélice tourne dans le ventre, et l'air reflue vers ma bouche
J'ai la gorge pleine de plumes. Je crache des cellules
.....

Il y a des perceptions à nerfs, à squelette et à chair. J'avance de l'une à l'autre, comme à travers les bandes d'un spectre. Il arrive aussi qu'une perception s'immobilise tout au long du corps, à partir des yeux. Elle est alors ce chemin de corpuscules que traversent mes os, ma chair, que rayent mes nerfs. Plus souvent, elle est comme une fibre tendue dans la fibre d'un nerf. Cela se produit surtout dans la moelle épinière, où débute d'ailleurs tout ce qui a trait au ventre. La part la plus inaccessible de moi demeure la poitrine. La texture des poumons. Il y a même, entre l'aisselle droite et le foie, un espace qui ressemble à un désert. C'est une sorte de trou convexe par rapport au reste du corps. Quelque chose comme le siège du froid installé à proximité de la chaleur vive des organes.



La belle
abandonnée
Dans sa tour
arbitraire
Epingle une mèche
Indocile de sa
Mémoire fânée
Que les intempéries
Des rêves ont fait
s'effiloche

*l'espace tombe il pleut à travers mes épaules en attendant
que mes épaules rongées pleuvent à leur tour sur mon ventre.
Ma chair va neiger mais les vertèbres restent empilées les
unes sur les autres vers la nuit de ce crâne troué où j'habite encore*

*maintenant les os
noircissent tandis que toute chair tombée je regarde sans
yeux les dunes grisâtres d'où s'élève ma colonne vertébrale
arbre d'os*

*Mon regard est un cône blanc qui porte peut-être
mon crâne et nous laissons au bord du désert c e t t e
pile bizarre de vertèbres cariées*



*Cette blancheur qui, parfois, fuse de ma moelle est
une arme semblable au rire. Elle gèle ce qui pourrait
m'attendrir. Pas de sentiment. Rien que les pulsations
rapides de la transparence où, par à-coups, saigne le
coeur. Le volume, débarrassé de muscles, est pur. Les
os s'alignent sur mes flancs comme des signaux de
silice. Les articulations ont été calées, colmatées. Je
suis droit. Là-haut, ma langue bat au vent.*

Karine Ponties

Française, étudie danse et musique à Barcelona et obtient une licence de langues, avant de rentrer à l'école de Mudra. Elle interprète des chorégraphies de Claudio Bernardo et José Besprosvany et elle fait partie de différentes compagnies: Plan K de Frédéric Flamand, Charleroi/Danses (chor. de Steven Petronio, Adriana Borriello, Lucinda Childs, Merce Cunningham), Tandem de Michèle Noiret, la Cie. Nadine Ganase, la Cie. Mossoux-Bonté, la Cie. 1x2x3 ("On the wave", avec Aka Moon et "Passages" avec Muziek Lod) et la Cie. Pierre Droulers.

Parallèlement, elle signe trois courtes pièces avec M. Paccagnella et deux solos: "PLANTA BAJA" (1996) et "DAME DE PIC" (1997). En 1996 elle crée "VECINAS", une pièce pour 8 danseurs (Helsinki - Finlande) dans le cadre des Pépinières Européennes pour Jeunes Artistes. En 1998, elle crée "Santinelele Naftalina", une pièce pour 4 danseurs roumains dans le cadre d'une résidence à la D.C.M. Foundation de Bucharest (Roumanie).

En 1999, elle crée "NEGATOVAS", une pièce pour 4 danseurs.

Forence Richard

France - éclairagiste

. BAC Philo-Lettres / DEUG lettres Classiques / INSAS.

. 1991-93 régisseur lumières au TNB

. De 1993 à 1998, régisseur à la C.ie TANDEM, Michèle Noiret (Avna, Vertèbre, Tollund, Les Plis de la Nuit, Hisolo, Solo Stockhausen, En Jeu)

. Création lumières au théâtre: Astrid HOWARD "Les voies de Togore" et "Frivolités"; Isabelle Bats "La Méduse" et Sheela Na Gig (Sic)" et fonde avec elle l'OTNI (Objet Théâtral Non Identifié) pour en finir avec une certaine forme de classicisme; Isabelle Wery "La mort du cochon".

. En danse: collabore avec Inge Cauwenberg à "La fourchette", poème chorégraphique pour lampes de poche, et au "Silence des pierres", labyrinthe pour deux projecteurs mobiles; Loulou Omer "Le Prince Grenouille" et "Three sides moon"; Wooshing Machine: "Cyber Beans" (prix chorégraphique SACD 1998) et en création, "Wit"; travaille depuis 1996 avec Karine Ponties pour "Planta Baja", "Vecinas", "Dame de Pic", "Santinelele: naftalina" et "Negatovas".

Le projet de Glabelle est une collaboration entre Karine Ponties et Florence Richard, Florence qui est complice et oeil extérieur depuis le début des créations.

Des livres de chevet j'ai gardé en mémoire l'île fantôme où vit une petite fille de part l'imagination d'un père endeuillé - L'enfant de la haute mer de *Jules Supervielle*.

Un enfant seul, perdu là, présent et immortel - Une femme flottant près du corps assis - un portrait de femme. Comme la mémoire s'efface à rebours telle une bobine de fil se défait jusqu'au noyau. Ce sont des tableaux de *Gilbert Pastor*.

Les femmes paysages d'*Albin Brunovsky* qui portent le monde sur la tête comme certain leur étandard dans le ventre comme le building d'un purgatoire hilare.

Il y a ces corps efflanqués, mi planche anatomique mi âme dépouillée de Pastor qui ponctuent les poèmes de *Bernard Noël*. Extraits du corps.

Il y a enfin cette tour, dans la peinture de *Dusàn Kallay*, dans ce roman de *Gabriel Wittkop* que me racontait Patrick, dans cette chanson que chantait la grand-mère protestante de Florence.

Et au réveil il me reste Glabelle, Glabelle ma tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers.

